

## Ruptures et continuités résidentielles au fil des générations chez les classes moyennes de Mexico

Claudia C. Zamorano Villarreal \*

Les études consacrées au logement ont mis en évidence les liens entre l'expérience résidentielle passée des familles et leurs pratiques ultérieures, en les expliquant par la transmission intergénérationnelle des avoirs, des savoirs et des espoirs en matière de logement [Bonvalet, 1993; Cuturello, 1993]. Or, malgré l'évidence de ces transmissions, les familles et les contextes socioéconomiques changent au fil des générations, de telle sorte que les héritages eux-mêmes s'adaptent autrement que de façon mécanique [Maison, 1993; Zamorano, 1999]. Quels changements cela implique-t-il sur les pratiques résidentielles successives d'une lignée? Empêchent-ils ou encouragent-ils les transferts d'expériences d'une génération à l'autre?

L'analyse des ménages relevant de trois générations familiales tente de répondre à ces questions, particulièrement sous l'angle des choix de localisation et des filières d'accès au logement. On les verra comme le résultat d'un processus qui se déroule au sein du cycle d'intégration urbaine de la lignée, c'est-à-dire de l'ensemble des stratégies matrimoniales, professionnelles et résidentielles de ses différents membres.

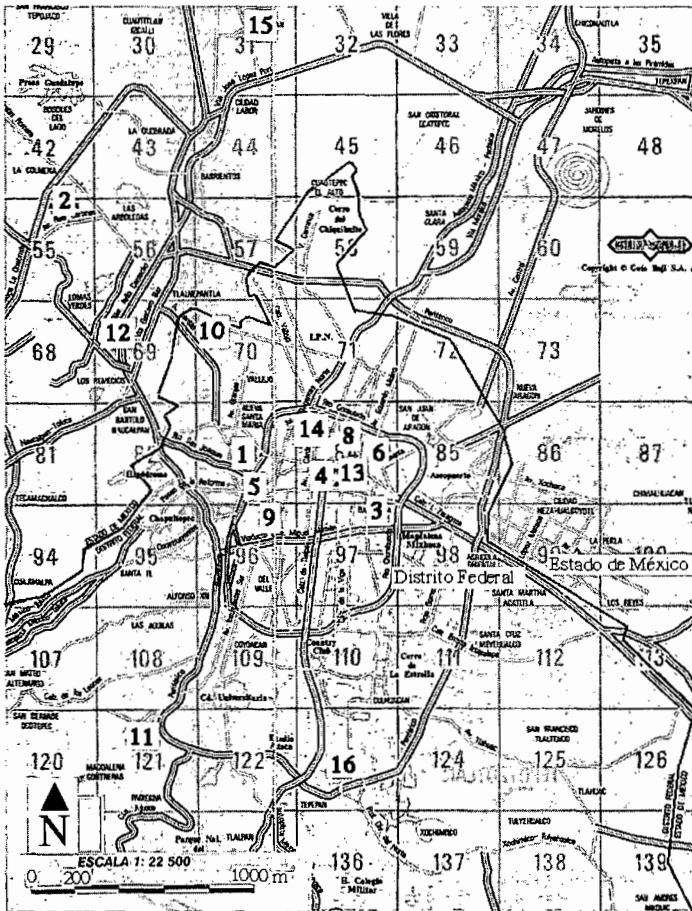
Le texte est fondé sur les données de l'enquête « Logement et famille dans un quartier de classe moyenne proche du centre-ville de Mexico<sup>1</sup> ». Il s'agit du quartier Michoacán (*figure 1*), construit en 1936 dans le cadre d'un programme de logement populaire du district fédéral. Il se composait alors de 233 maisons occupées par le même nombre de ménages d'ouvriers, de petits fonctionnaires et de militaires subalternes. Au fil du temps, la composition socio-économique de la population a changé: des familles plus aisées sont arrivées; quant aux enfants des pionniers, ils y ont vécu une ascension sociale notable grâce à l'exercice de professions libérales et du commerce. Ce changement a évidemment laissé des traces sur l'architecture des maisons dont le passé commun se reconnaît difficilement aujourd'hui.

---

\* Chercheuse au Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología Social (CIESAS), Mexico.

<sup>1</sup> Recherche menée depuis septembre 2000 au sein du Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología Social de México. L'étude a bénéficié de l'aide financière du Conseil national de science et technologie du Mexique (CONACYT).

Figure 1 – Zone métropolitaine de Mexico  
(district fédéral et Etat de Mexico)



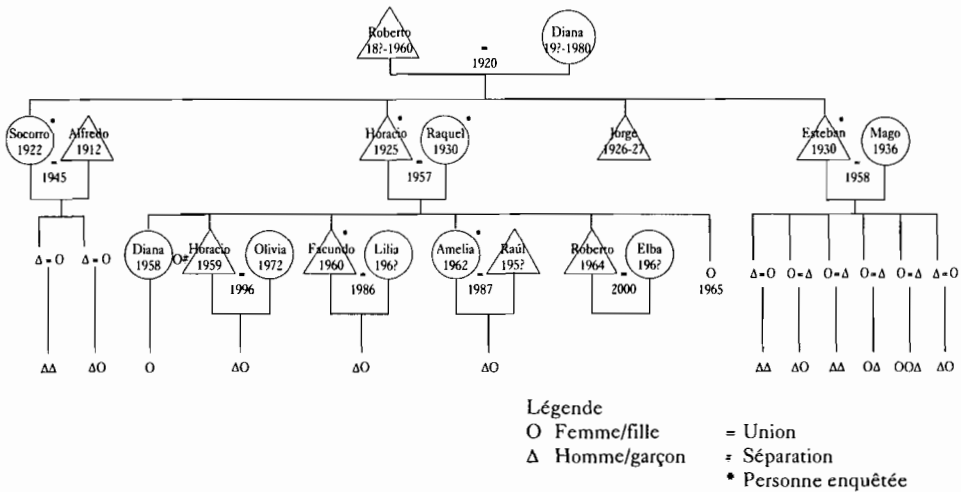
Liste des quartiers cités

- |               |                 |                    |                   |
|---------------|-----------------|--------------------|-------------------|
| 1. – Anzúres  | 5. – Juárez     | 9. – Roma          | 13. – Tepito      |
| 2. – Atizapan | 6. – Michoacán  | 10. – Rosario      | 14. – Tlatelolco  |
| 3. – Balbuena | 7. – Nalvarte   | 11. – San Jerónimo | 15. – Tultitlan   |
| 4. – Centro   | 8. – Peralvillo | 12. – Satélite     | 16. – Villa-Coapa |

Source : *Guía Roji de la Ciudad de México, Área Metropolitana y alrededores*, México, Guía Roji, 2000.

On retiendra de cette enquête qualitative les itinéraires résidentiels des fondateurs de lignées et de leurs descendants dans la ville de Mexico et les municipalités environnantes. La recherche s'appuie sur l'observation directe et sur des entretiens semi-dirigés réalisés auprès de la plupart des membres des lignées. Jusqu'au mois d'août 2002, 21 familles, sur les 43 identifiées, ont été interrogées,

Figure 2 – Généalogie de la famille Zepeda



Source : entretiens personnels de C. C. Zamorano Villarreal.

dont celle dont l'article traite en particulier et que je nommerai Zepeda (figure 2). Six de ses membres ont été interviewés, ce qui en fait le cas le mieux étudié. Cette famille me semble représentative des classes moyennes installées à Mexico dans les années vingt. D'origine prolétaire, elle a grimpé dans l'échelle sociale dans la période de prospérité économique qualifiée de « miracle mexicain » (1950-1976). De telles familles se retrouvent aujourd'hui dans de nombreux centres commerciaux, les périphéries urbaines moyennement fortunées et sur les listes de débiteurs des banques. Elles luttent également contre le déclassement social qui les menace depuis la crise financière de 1976. L'analyse du cycle d'intégration urbaine de la famille Zepeda nous permettra donc d'observer, sur soixante-quinze ans, comment les différentes générations de la lignée ont vécu les transformations de la zone métropolitaine de Mexico, et comment ces changements ont agi sur la réalisation de leurs projets résidentiels.

### Une première génération d'immigrés

Le couple fondateur de la lignée s'est formé vers 1920, après l'accalmie du mouvement révolutionnaire de 1910, et s'est installé dans la ville de Tampico, au nord du pays. Roberto était ouvrier qualifié dans une compagnie pétrolière et Diana quitta son emploi d'institutrice rurale pour s'occuper du foyer. Six années plus tard, ils ont migré à Mexico pour des raisons professionnelles et familiales qui sont restées obscures. La ville comptait alors 1 230 576 habitants [Inegi, 1994] et était déjà ségréguée. Les quartiers situés au sud du centre-ville (Roma, Juárez, Anzúres) accueilleraient les élites du régime du dictateur Porfirio Díaz qui avaient résisté au choc de la révolution, ainsi que la nouvelle bourgeoisie post-révolutionnaire.

Au nord et au nord-ouest, les quartiers de Peralvillo, Tepito et Tlatelolco étaient dominés par des *vecindades*, c'est-à-dire des courées populaires regroupant plusieurs familles de six à huit membres, louant chacune une pièce, partageant la cour centrale et l'équipement sanitaire commun [Boils, 1996]. Au plan économique, la crise mondiale de 1929 faisait sentir ses effets avec un fort chômage urbain. Mais Mexico restait un pôle d'ascension sociale grâce, notamment, aux subventions que le gouvernement octroyait en matière de transport, de logement et de nourriture pour en soutenir l'industrialisation [Molina, Sánchez, 1999].

Cette ville était donc la cible à atteindre pour un bon nombre de migrants quittant la violence et la pauvreté de la campagne [Perló, 1979]. La famille Zepeda illustre, quant à elle, un cas d'immigration à partir d'une ville moyenne. Son insertion à Mexico n'a pas été aussi difficile que pour la plupart de ses contemporains, mais elle ne fut pas pour autant simple. Il fallait apprendre à vivre dans la capitale et, de plus, dans des conditions plus modestes que celles auxquelles elle était habituée. D'après le témoignage des trois enfants Zepeda, l'immigration a signifié un déclassement pour le ménage de leurs parents.

À leur arrivée, les Zepeda se sont installés dans une *vecindad* du quartier de Tepito, où ils ont bénéficié du soutien de la mère et des sœurs de Roberto. Outre cette aide en matière de logement, le réseau familial a permis à Roberto de s'insérer dans le marché local du travail. Grâce à un beau-frère, il a obtenu un poste d'ouvrier qualifié dans une usine fabriquant des produits en plastique, emploi qu'il a gardé jusqu'à la fin de ses jours.

C'est dans cette *vecindad* qu'un nouveau-né s'est ajouté au foyer, puis que les deux autres enfants ont grandi jusqu'en 1936, moment où Diana, leur mère, a appris, par l'intermédiaire d'une voisine, l'existence des nouveaux programmes de logement de la Banque nationale hypothécaire urbaine et d'œuvres publiques (BNHUOPSA). Le dossier de candidature était assez simple à remplir. Le postulant devait être marié, avoir au moins un enfant, être âgé de 25 à 45 ans, avoir un emploi fixe lui permettant de payer les mensualités de 22,50 pesos, l'équivalent d'un tiers du salaire minimum [DDF, 1934 : 44]. Diana a donc réalisé les démarches au nom de son mari, qui passait ses journées à l'usine. Cette année-là, la famille a été l'une des rares à bénéficier d'un logement à crédit subventionné dans le quartier Michoacán. Bâtie sur une parcelle de 75 mètres carrés, la maison se composait de deux chambres, d'un salon, d'une salle de bains et d'une cuisine. Elle disposait en outre d'une arrière-cour de 75 mètres carrés aussi, sur laquelle la famille a construit, au fil du temps, trois pièces supplémentaires.

Ce projet était l'œuvre d'un groupe d'architectes nommés *Los Radicales*, un collectif d'intellectuels socialistes qui inscrivait ses projets dans la ligne de l'État révolutionnaire des années trente [Sánchez, 1999 : 65]. Le nouveau quartier fournissait donc une panoplie de services exceptionnels pour la ville de Mexico, avec jardins publics, centres de loisir, terrains de football, ainsi qu'un espace de 5 000 mètres carrés destiné à une école élémentaire. Celle-ci devint le modèle d'un ambitieux projet que poursuivait le président général Lázaro Cárdenas : l'éducation socialiste. Il s'agissait en effet d'établir « des comparaisons entre le niveau des enfants prolétaires issus de cette école, celui d'une école urbaine destinée aux classes moyennes, d'une autre école privée accueillant des classes aisées et celui

des enfants provenant d'une école rurale. Projet radical, l'école active prolétaire devait s'insérer au centre des logements destinés aux travailleurs afin de briser l'inertie de leur exploitation, en mettant en œuvre un processus d'égalisation sociale ou, tout au moins, d'égalité des chances sur le plan de l'éducation » [Reyes, 1999 : 18].

Ce projet fut abandonné dans les années cinquante. Mais il a marqué les enfants Zepeda qui ont terminé leur formation élémentaire dans cette école, et qui, comme beaucoup de familles mexicaines des classes moyennes, ont misé leur ascension sociale sur les titres scolaires [Loeza, 1988]. Socorro, l'aînée, acheva une formation de secrétaire en 1940 et commença à travailler dans un cabinet d'avocats. Ses deux frères, Horacio et Esteban, obtinrent leur diplôme de comptabilité de l'Institut polytechnique national à la fin des années cinquante, à 33 ans et 26 ans respectivement. Cette qualification a permis aux enfants Zepeda de rompre avec les bases professionnelles de leurs parents. Elle a également laissé des traces sur l'itinéraire résidentiel qu'ils ont suivi après leur mariage.

### **La deuxième génération : un fort héritage résidentiel**

En 1945, à 19 ans, Socorro s'est mariée à un militaire de l'Armée de l'air. Suivant les exigences du métier de son mari, elle a habité deux villes de province avant de retourner en 1948 à Mexico, où elle s'est installée dans la maison parentale en attendant d'accomplir un projet plus ambitieux : émigrer vers les États-Unis. Ayant obtenu un poste dans une compagnie aérienne américaine, son mari a préparé la migration familiale qui a eu lieu en 1951. Peu de temps après son arrivée aux États-Unis, Socorro a obtenu un poste de secrétaire, ce qui lui a permis de connaître une intégration sociale assez réussie<sup>2</sup>.

Les deux frères de Socorro se sont mariés plus tard, une fois leurs études accomplies. En 1957, Horacio a épousé Raquel, une secrétaire issue d'une ville frontalière du Nord du pays. Esteban s'est marié un an après avec Mago, une jeune fille venue d'un quartier voisin. Tandis qu'Horacio s'est installé dans la maison de ses parents, Esteban, dont la situation économique était un peu plus confortable, a choisi d'occuper un appartement en location.

Comme vingt-trois ans auparavant, leur mère a appris en 1959 que la BNHUOPSA mettait en œuvre un nouveau programme de logements dans le quartier de Balbuena, situé à proximité de Michoacán. Elle a insisté auprès de ses enfants pour qu'ils y tentent leur chance, à la suite de quoi Esteban a rejoint Horacio dans la maison parentale. Les deux frères ont commencé alors à épargner pour souscrire un emprunt dans le cadre de ce programme.

Le choix du crédit subventionné d'État, comme filière d'accès au logement, montre donc une ressemblance claire entre la stratégie déployée par les enfants et celle des parents, ce qui n'est point un hasard. De nouveau Diana a joué un rôle central dans la transmission de l'information indispensable à toute stratégie, ainsi que son désir de baliser le chemin de ses enfants. Mais après l'expérience des

---

2 La migration introduit des variables qui n'ont pas été étudiées dans le cadre de ce travail.

parents, les règles de la banque avaient changé: les jeunes familles devaient désormais fournir un apport initial et des mensualités proches d'un mois de salaire minimum. Ceci contraignait les frères à beaucoup plus d'efforts que la génération précédente. Il est d'ailleurs peu vraisemblable qu'un ouvrier comme Roberto aurait pu accéder à un prêt dans ces conditions. Mais Horacio et Esteban pouvaient aussi faire jouer d'autres atouts que ceux dont avaient disposés leurs parents: un salaire supérieur au salaire minimum, grâce à leur profession de comptables, et une famille propriétaire d'un logement assez grand pour les héberger lorsqu'ils durent réunir l'apport initial.

Dans cette étape d'émancipation résidentielle, l'influence des parents s'est également manifestée sur la localisation du foyer de leurs garçons, ce qui suggère une tendance à la « patrilocalité ». Comment expliquer la mise en œuvre d'une configuration résidentielle de ce type? Par les aides concrètes offertes par les parents de l'un des conjoints [Young, Willmott, 1957/1983]? Ou bien, suivant l'analyse des sociétés « archaïques » [Evans-Pritchard, 1978], comme le produit d'une rationalité de « principe » qui donne priorité aux idéaux de l'honneur, de la tradition et du goût? Le cas Zepeda invite à s'abstraire de cette fausse alternative et à déceler plutôt dans les stratégies résidentielles une logique pratique combinant, en même temps, des considérations matérielles ou utilitaires et d'autres subjectives [Bourdieu, 1980].

Un précédent travail réalisé à Ciudad Juárez, à la frontière du Mexique avec les États-Unis, nous a en effet permis d'observer des familles dont la plupart des enfants, filles et garçons, habitaient soit dans la même maison que leurs parents, soit dans le même quartier ou dans un quartier voisin [Zamorano, 1999]. Même si la proximité était perçue parfois comme une contrainte, elle manifestait souvent le désir de rester près des parents ou dans le quartier de l'un des conjoints [Young, Willmott, 1957/1983]. Mais ce désir ne devenait réalité qu'à condition de compter au moins sur l'une de trois exigences: un logement accessible aux moyens du jeune couple ou une pièce disponible dans la maison parentale, d'une part; l'information concernant le marché immobilier, d'autre part; les aides concrètes octroyées par des amis, des voisins et, surtout, par des parents de la fille ou du garçon. Ces conditions invitent à chercher dans les pratiques résidentielles urbaines les traces d'une logique patrimoniale, fonctionnelle et marchande, plutôt que matri ou patrilocale, c'est-à-dire mettant en jeu la transmission des ressources matérielles ou sociales pouvant aider les jeunes générations à se loger.

Le cas Zepeda s'inscrit dans cette logique à plusieurs égards: Horacio a d'abord introduit son épouse chez ses parents parce qu'il n'était pas prêt à payer un loyer et parce que c'était le seul domicile disponible à Mexico, où ils voulaient faire leur vie. Par ailleurs, si Esteban a introduit à son tour sa femme dans cette même maison familiale, plutôt que dans celle de ses beaux-parents, c'était parce qu'elle comptait déjà trois pièces supplémentaires dans l'arrière-cour et permettait une cohabitation confortable, alors que la famille de Mago n'était locataire que d'une pièce en *vecindad*.

Cette logique patrimoniale n'est cependant pas strictement utilitaire, elle ne rompt pas totalement avec la logique de principe décrite plus haut, comme le montre un épisode vécu par le ménage d'Horacio. En 1961, lorsque son projet de

déménager dans le quartier Balbuena devint plus clair, le jeune couple s'est vu proposer par le père de Raquel un don important en argent pour qu'il fasse l'achat d'une maison individuelle plutôt que d'un appartement. Horacio a refusé cette aide, arguant du fait que la responsabilité de trouver un toit pour sa famille lui incombait à lui seul, en tant que chef du ménage. Ce principe semblait s'opposer à la logique pratique, mais seulement en apparence. Au plan symbolique, en effet, refusant le don de son beau-père, Horacio donnait le primat à son indépendance par rapport à ses beaux-parents. Cela conditionnait le respect dû à son égard par sa femme, qu'il considérait indispensable au fonctionnement d'un couple.

La logique pratique s'adapte néanmoins aux circonstances nouvelles et permet aux acteurs de saisir des opportunités plus récentes. Cette flexibilité permet plus généralement de comprendre les itinéraires des enfants Zepeda dans la période de franche ascension sociale qu'ils ont ensuite vécue, et la rupture qu'ils ont fini par opérer avec l'héritage résidentiel.

### **Ascension sociale et émancipation résidentielle**

En 1961, les deux jeunes couples ont donc obtenu chacun un appartement dans le quartier Balbuena. À partir de ce moment, Horacio et Esteban ont engagé une sorte de compétition familiale et professionnelle. Les deux frères ont eu chacun six enfants. Or, côté professionnel, Esteban a obtenu de meilleurs résultats en devenant cadre supérieur dans le secteur privé et en même temps professeur à l'université. Cette situation s'est rapidement répercutée au plan résidentiel. En 1962, il a acheté une parcelle à bâtir à Ciudad Satélite, un lotissement né dans les années cinquante du projet de développement d'une ville-dortoir au nord de la capitale. Esteban pensait y construire sa demeure. Mais en 1964, il a eu l'occasion d'acheter une autre maison à San Jerónimo, un village alors distant de la capitale qui, depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, accueillait les maisons de campagne de la bourgeoisie de Mexico. Esteban s'avouait impressionné par cette maison de près de 800 mètres carrés, son jardin et sa piscine. Pour l'acquérir, il a vendu ses deux propriétés en réunissant 50 000 pesos. Les 200 000 pesos restants qui lui manquaient sont venus d'un crédit, comme c'était l'habitude dans sa famille, mais désormais depuis une banque privée et non plus de la BNHUOPSA. Déjà dans les années soixante, il entretenait une grande familiarité avec la culture du crédit qui se fondait sans doute sur sa nouvelle position économique. À la question : « n'avez-vous pas eu peur de vous engager dans un crédit aussi important ? », il a donc répondu par la négative. « À ce moment, j'avais déjà mon diplôme et j'avais de bons revenus et, bien sûr, je n'avais pas peur... Tout au contraire, je crois que je me suis décidé trop rapidement. Lorsque j'en ai vu l'opportunité, je me suis dit : Nous vendons le terrain de Satélite et l'appartement... Je suis allé à la banque, j'ai obtenu le crédit et voilà l'argent : allons-y. [...] Je gagnais environ douze mille ou quinze mille pesos par mois. Alors, la maison représentait un an et demi de travail... C'est peut-être pour cela que je n'avais pas peur » (entretien avec Esteban, juillet 2001).

L'ascension sociale d'Horacio, cadre supérieur dans le public, fut moins franche que celle de son frère cadet. Elle ne lui a pas permis de couper les ponts d'un trait avec l'habitude du recours aux crédits publics, qui contraignait les bénéficiaires à

se loger dans le parc produit par l'État. En 1968, sept ans après avoir acheté son appartement à Balbuena, il a pu acquérir une maison indépendante à Villa-Coapa, dans un ensemble de logements promu par la BNHUOPSA et mis en vente par un système de crédits subventionnés. Comme à Balbuena, un apport initial et des mensualités proches du salaire minimum étaient requis.

Autre différence entre les deux frères, tandis qu'Esteban assurait lui-même les dépenses familiales et les démarches du crédit, la stratégie du ménage d'Horacio dépendait largement de sa femme qui, depuis la naissance de leur dernier enfant en 1965, avait obtenu un poste de secrétaire dans la fonction publique. L'emploi de Raquel avait permis de supporter une période de chômage d'Horacio pendant environ une année, de garder en même temps l'appartement de Balbuena et de s'acquitter des mensualités de la nouvelle maison.

En 1976, ils achetèrent finalement une maison plus grande aux environs de Villa-Coapa, où plusieurs agences immobilières avaient construit des « condominiums<sup>3</sup> ». Horacio et Raquel vendirent alors leurs deux propriétés antérieurement acquises et, tout comme Esteban quinze ans auparavant, c'est un crédit qui compléta les frais du nouveau logement. À cette occasion, ce fut Raquel qui obtint le prêt d'une banque privée, grâce à son emploi. Le ménage a donc pris sa distance avec la BNHUOPSA, la filière privilégiée par la lignée depuis plus de quarante ans; en outre, seconde importante inflexion, Horacio a fini par renoncer au principe d'être le seul à s'occuper du toit de son ménage.

Cet engagement de Raquel oblige à s'interroger sur le rôle des femmes des classes moyennes dans la stratégie résidentielle de leurs ménages. Cette question, qui n'est pas encore posée à ce niveau de la société mexicaine, intéresse au contraire fréquemment les enquêtes réalisées dans les milieux populaires, notamment en ce qui concerne l'autoconstruction sur des parcelles concédées par des organisations de quartier [González, Durán, 1992; Espinoza, 1992]. D'après ces recherches, ce sont le plus souvent les femmes qui négocient l'acquisition des parcelles, participent aux assemblées et aux manifestations de l'organisation, et prennent en charge la construction.

On peut concevoir le rôle de Raquel comme un calque des pratiques des femmes moins aisées: elle a ciblé l'offre de logement accessible à ses moyens, et a mené les démarches nécessaires pour y accéder. Aussi, tout comme des femmes peu favorisées s'expriment en termes de « j'étais là, en train de bâtir comme un homme » [Zamorano, 1999 : 377], les initiatives de Raquel contredisent l'idée reçue qui attribue à l'homme, chef de famille, l'effort principal dans l'acquisition du logement.

L'initiative se démarque également du rôle joué par Diana, sa belle-mère. Si les deux femmes ont été tout autant importantes, chacune a participé à des circonstances propres, ce qui révèle assez bien un changement de position sociale des femmes mexicaines. En 1936, Diana a certes conçu l'idée de recourir au crédit au logement, mais elle a engagé les démarches bancaires au nom de son mari. En

---

3 Ensembles de logements généralement fermés et relativement souverains, dont les habitants prennent en charge certains services urbains comme la surveillance et le ramassage d'ordures.



1976, Raquel a certes suivi les traces de sa belle-mère, mais en sollicitant le prêt en son nom propre.

D'autres changements vont concerner la génération suivante : les fils de Raquel vont bénéficier d'un appartement à l'achat duquel auront contribué leurs beaux-parents sans que cela froisse leur susceptibilité ; de surcroît, leurs épouses exerceront un travail rémunéré, comme désormais beaucoup de femmes des classes moyennes au Mexique [Esteinou, 1996]. Cette activité forge l'idée selon laquelle l'homme doit apporter « la plus grande partie » du budget familial, et remplace celle qui obligeait l'époux à répondre à toutes les dépenses de son foyer.

Avant ces évolutions, les trajectoires résidentielles de Esteban et Horacio, fils d'ouvrier, se sont bien inscrites dans un mouvement ascendant du fait de leur promotion professionnelle. On n'oublie pas la ténacité manifestée par ces familles pour accéder à une situation immobilière plus aisée que celle de leurs parents. Mais ces réussites n'auraient pas été possibles sans la prospérité économique des années cinquante à soixante-dix. Le développement conjoint du secteur pétrolier et de l'État providence a permis à de nombreux enfants des familles modestes d'accéder à une situation plus aisée, surtout grâce à l'exercice de professions libérales. Le contexte du « miracle mexicain » a donc permis à cette génération de rompre non seulement avec les bases professionnelles mais aussi avec le logement et le style de vie de leurs parents. Les pratiques urbaines de la troisième génération de la famille Zepeda se dérouleront ensuite dans un contexte tout à fait différent.

### **Troisième génération : la fin du miracle économique et la stagnation sociale**

Horacio et Raquel semblaient avoir prévu les temps à venir en signant leur dernier contrat d'acquisition immobilière quelques mois avant la dévaluation du peso de 1976. Celle-ci a été la première d'une série de crises financières qui n'a pas pris fin de nos jours. On peut ainsi identifier trois moments clés [Estrada, 1999 ; 7]. En 1982 d'abord, les taux d'intérêt bancaires internationaux ont augmenté tandis que le cours du pétrole chutait. Pays pétrolier et endetté, le Mexique a dû faire face à une dépression économique marquée par la récession de l'emploi et le blocage des salaires. En 1987, le gouvernement lança alors un programme d'ajustement néolibéral destiné à insérer l'économie du pays dans la nouvelle dynamique internationale. Les salaires ont continué à stagner, les entreprises mexicaines disparaissaient ou fusionnaient, l'État privatisait ses sociétés et stimulait l'investissement étranger. La reprise économique s'amorça en 1989 grâce aux capitaux étrangers et à la relance du crédit privé qui ont notamment réactivé l'emploi. Cette phase se termina pourtant en décembre 1994 par une dévaluation du peso de près de cent pour cent face au dollar. Touchant de façon différente chaque secteur de la société et chaque région du pays, cette nouvelle crise fut particulièrement funeste pour les classes moyennes de Mexico en raison du doublement des taux d'intérêts bancaires. Ceux qui avaient contracté leurs prêts en dollars virent monter en flèche le montant de leurs dettes. Mais les habitants de la capitale, qui dépassaient les 16 millions de personnes depuis 1990 [Inegi, 1994], durent également faire face à la suppression des subventions dont ils bénéficiaient depuis les années trente.

Cette série de crises est l'héritage que les petits-enfants de Roberto ont reçu pour commencer leur chemin. Quelles ressources ont-ils déployées pour accéder au logement dans ce nouveau contexte? La lignée familiale a-t-elle été sollicitée?

Quatre des six enfants d'Esteban, les filles, sont partis aux États-Unis. Comme on l'a vu avec Socorro, l'émigration fait intervenir des questions qui ne sont pas traitées dans cet article. Notons, toutefois, que leur déplacement n'a rien à voir avec celui des Mexicains qui traversent le Rio Bravo pour s'employer sans papiers dans l'agriculture ou les services. C'est avec une carte de résidence en main qu'elles ont suivi leurs maris, de jeunes cadres mexicains issus des universités privées. Cette émigration d'une partie de l'élite mexicaine n'a guère été abordée par les études traitant du mouvement vers les États-Unis. Toutefois, un roman de G. Loaeza [2000] a dernièrement mis en scène l'intensité de ce phénomène comme une réaction des classes moyennes et aisées face aux crises traversées dans la capitale: violence urbaine, banqueroute des entreprises mexicaines, incertitude professionnelle, etc. Signalons enfin que les enfants restés au Mexique font partie des milieux favorisés, sans être toutefois à la hauteur de la position atteinte par leurs pères.

La situation des six enfants d'Horacio n'est pas aussi aisée, bien que la crise économique ne les ait pas réellement déclassés. Tous possèdent des diplômes universitaires qui, même s'ils proviennent d'universités publiques, assez dévaluées<sup>4</sup>, les ont conduits à un emploi fixe. Ils possèdent une ou deux voitures, et quatre de leurs six enfants sont propriétaires de leur logement ou sont en train de s'acquitter d'un crédit au logement.

La localisation résidentielle manifeste une fois encore, à l'exception des deux filles célibataires qui habitent chez leurs parents, la tendance des enfants à ne pas s'éloigner de la génération précédente: Amelia, la seule fille mariée, cohabite avec sa belle-famille dans la municipalité de Atizapan voisine de l'État de Mexico. Deux autres enfants habitent aux environs de Villa-Coapa, près de leurs parents. Selon quelle logique les garçons se regroupent-ils autour du foyer parental? Dans le même sens que la génération précédente, l'argumentaire pratique n'exclut pas d'autres déterminations, comme l'illustrent les itinéraires des quatre enfants mariés.

Roberto, médecin marié depuis 2000, habite à proximité de ses parents et des parents de sa femme. Matri-influence et patri-influence se conjuguent dans une explication fondée sur la logique pratique. Le cabinet médical de Roberto se situe près de son quartier, où il loue à un prix modéré l'appartement qui appartient à sa sœur Diana. Mère célibataire, celle-ci, comme la plupart des femmes mexicaines de cette condition, habite chez ses parents.

Ingénieur en informatique, Amelia a épousé Raúl en 1988 avant de partir avec lui aux États-Unis, non pas avec des papiers en règle, comme les cousines d'Amelia, mais plutôt avec un visa de tourisme qu'ils ne sont jamais parvenus à transformer en permis de résidence. Il s'agissait moins d'une installation défini-

---

4 Dernièrement, la rubrique « emploi » des journaux mexicains réservait les postes de haut niveau aux diplômés des universités privées.

tive que d'un séjour visant à accumuler du savoir-faire. Le couple a appris l'anglais, et Raúl, diplômé en architecture, a travaillé comme maçon dans le secteur du bâtiment où il a appris les techniques de construction locales. En 1993, le ménage est rentré à Mexico pour monter sa propre entreprise. Son installation dans la maison des parents du mari était pensée comme temporaire. Mais, au fil du temps, se sont noués des liens de dépendance si forts entre les deux générations que les jeunes n'ont plus songé à dé-cohabiter bien qu'ils aient acquis un appartement quelques années auparavant. Cette dépendance révélait l'importance d'une raison pratique cachée derrière la configuration patrilocale: Amelia était devenue l'administratrice de l'entreprise familiale, Raúl en était l'architecte, et le beau-père d'Amelia le maçon en chef. Tous trois en constituaient donc les piliers et arrivaient parfois à embaucher plus de vingt travailleurs. Après la signature du traité de libre commerce avec les États-Unis, en 1994, la famille a même travaillé pour l'une des grandes firmes américaines installées dans le pays, ce qui impliquait de fréquents voyages et un investissement considérable en temps et en efforts. Amelia ne serait pas capable de travailler autant si sa belle-mère ne s'occupait pas de ses deux enfants et des tâches ménagères. L'organisation est donc patrilocale et la famille cohabitante se trouve soudée par l'articulation du travail domestique et du travail marchand.

Le cas de Facundo montre aussi la part de raison pratique dans la configuration patrilocale qu'il vit avec son ménage. En 1989, cet architecte devenu cadre immobilier s'est marié avec une institutrice qui habitait à El Rosario, au nord de la ville, où ses beaux-parents leur avaient offert un appartement. Mais Facundo a souhaité retourner au sud en raison des problèmes de transport. Quand ses propres parents étaient en activité, le trajet du domicile au lieu de travail ne constituait pas un problème quand on possédait une voiture. Depuis, l'accroissement des distances et du trafic a rendu la circulation plus pénible. Facundo passait environ quatre heures pour aller et revenir en voiture de son travail, situé près de la maison de ses parents. Prévoyant les difficultés pour trouver un nouveau poste dans le contexte de raréfaction de l'emploi qu'il percevait, il a persuadé sa femme de chercher un logement au sud et de s'y faire muter elle-même. Le jeune couple s'est décidé lorsque les parents de Facundo, ayant contracté un prêt pour l'achat d'un appartement proche de leur maison, et se sentant dépassés par la dette, lui ont cédé le crédit. Facundo a alors vendu l'appartement d'El Rosario, remboursé ses parents de leur investissement et continué à verser les mensualités à la banque.

Un mélange de contrainte et de volonté a donc orienté les jeunes couples dans un sens « patrilocal ». Mais parler de simple patrilocalité apparaîtrait réducteur si l'on ne prenait pas en compte, en arrière-plan, la logique pratique dont dépend en grande partie la reproduction domestique et sociale de la famille. N'en sont pas exclues, cependant, les considérations symboliques comme, par exemple, l'idée que l'homme doit assurer la plus grande partie des dépenses familiales. Dans le cas de Facundo, c'est ce qui a conduit à donner la priorité à son emploi plutôt qu'à celui de son épouse.

Il n'empêche que les désirs sont souvent contraints par des considérations plus pragmatiques. Amelia aurait ainsi voulu habiter une maison indépendante mais elle a compris que cela rendrait le quotidien difficile lorsque la possibilité

s'est présentée. Les déplacements de Lilia vers la maison de ses parents, au moins une fois par semaine, montrent qu'elle aurait souhaité rester près d'eux, mais l'emploi de Facundo a primé sur ce désir. Voyons enfin le cas du frère aîné, Horacio Jr., qui a dû renoncer à ses préférences en matière de localisation pour accéder à la propriété.

L'itinéraire de ce vétérinaire est le plus agité. Après son mariage en 1986, il a résidé quelques mois chez ses parents. Mais cherchant plus d'intimité, il a loué l'appartement de sa sœur Diana, avant que son frère cadet ne fasse de même quelques années plus tard. Son divorce après trois ans a provoqué son retour chez ses parents. Après avoir été ballotté entre différents emplois, il a retrouvé un poste fixe en 1994, dans l'administration, un domaine étranger à sa formation. Il s'est alors remarié et a loué un appartement au sud de la capitale. Il y est resté jusqu'en 1999, quand un prêt subventionné au logement lui a permis de déménager à Tultitlan, dans l'État de Mexico. Horacio Jr. et sa femme ont dû renoncer à leur préférence pour le Sud pour satisfaire la même priorité que celle de la plupart des Mexicains : devenir propriétaire de son logement<sup>5</sup>.

### **Espoirs résidentiels brisés, liens de dépendance soudés**

La proximité des parents peut être souhaitable mais n'est pas ressentie comme indispensable ; elle peut être subordonnée à d'autres priorités qui paraissent expliquer pourquoi les sociétés urbaines contemporaines manifestent une tendance à la « néolocalité », c'est-à-dire la décohabitation des couples nouvellement formés et leur installation en principe indépendante de la résidence des parents [Gotman, 1999 : 69].

À première vue, on n'observe pas de grandes différences entre la génération d'Horacio et celle de ses enfants. Tout au début de leur vie, les couples des deux générations montrent une réelle dépendance à l'égard de leurs familles qui conduit à la cohabitation ou à profiter d'une autre propriété de la lignée. Plus tard, la plupart des ménages ont fait appel au crédit immobilier pour accéder à la propriété et s'émanciper du logement parental. À grands traits, ce sont les deux démarches privilégiées par cet exemple. La différence entre les deux générations semble porter plutôt sur le temps passé, respectivement à chaque génération, en situation de dépendance par rapport aux ressources sociales et matérielles des familles d'origine.

En louant l'appartement de sa sœur, le médecin Roberto était censé quitter au plus tôt cette demeure car ses beaux-parents lui offraient un crédit pour l'achat d'un nouveau logement. Mais les prix du marché immobilier, trop élevés pour son budget, ont contrarié ce projet. Faisant ainsi confiance en la patience de Diana, Roberto a prolongé son séjour dans un appartement pour lequel il versait un loyer symbolique. L'instabilité matrimoniale et professionnelle d'Horacio Jr. a également marqué son itinéraire résidentiel. C'est à quarante-trois ans qu'il est sorti du marché locatif et a obtenu son premier prêt immobilier. Au même âge, son père

---

5 L'attrait pour la propriété est très diffus socialement et dépasse les classes moyennes abordées ici. En 1990, plus de 70 % de la population était propriétaire de son logement [Inegi, 1994].

accédait à sa deuxième propriété et son oncle Esteban était à l'apogée de sa réussite résidentielle.

Comme on l'a vu, enfin, Facundo a également été très dépendant des moyens financiers de ses parents et beaux-parents pour accéder à la propriété. Son cas illustre particulièrement les problèmes de logement des jeunes générations mexicaines appartenant aux classes moyennes. Son appartement a été acquis grâce à un crédit bancaire, comme d'usage dans une bonne partie des familles issues du même milieu social [Esteinou, 1996]. Lors de la reprise économique que le Mexique a connue entre 1989 et 1994, la banque octroyait facilement des prêts au logement. Le marché immobilier s'en est trouvé revitalisé et près d'un million de Mexicains se sont endettés [*La Jornada*, 1996]. En 1994, après la dévaluation du peso, de près de cent pour cent par rapport au dollar, les taux d'intérêt bancaire, et par conséquent les dettes immobilières, ont doublé.

Les débiteurs se trouvaient alors devant trois possibilités : passer sous le coup d'une saisie, s'acquitter du nouveau montant de la dette dans les délais du contrat originel (ce qui faisait tripler ou quadrupler les mensualités par rapport au montant initial), ou encore négocier le remboursement en « unités d'inversion pour des crédits hypothécaires ». Cette procédure dite des Udi's leur permettait de prolonger les délais de remboursement deux ou trois fois plus longtemps. Or, fonctionnant comme une sorte d'action boursière, la valeur de ces unités a subi l'inflation et a contraint les débiteurs à payer de nouveaux intérêts sur ces intérêts<sup>6</sup>. Ceci était le cas de Facundo qui verse à la banque le dixième des revenus de son foyer pour payer seulement les intérêts de sa dette.

Comme beaucoup de personnes dans le même cas, Facundo évite aujourd'hui de s'engager dans un nouveau crédit. Il est pourtant trop tard pour qu'il rompe avec la culture du crédit héritée de son père et de son temps, car il portera sa dette pendant encore quinze années au moins. Mais « l'affaire Udi's » n'a pas seulement brisé la confiance de Facundo à l'égard des crédits bancaires. Elle l'a confiné dans une situation résidentielle qu'il concevait comme étant peu convenable à cette étape de sa vie de famille. Ses enfants, dont une adolescente et un garçon, ressentaient déjà le besoin d'espace et de plus d'autonomie. Ses espoirs d'ascension sociale et de promotion résidentielle se sont brisés : « Nous pensions faire comme mes parents qui ont pris leur premier logement comme la marche d'un petit escalier qu'ils ont grimpé facilement. Or, maintenant nous sommes entièrement enchaînés à ce petit appartement de deux chambres et un salon. Peux-tu imaginer cette situation où les enfants doivent partager la même chambre ? » (entretien avec Facundo, avril 2001).

D'une génération à l'autre, les crises financières des vingt dernières années ont bloqué la concrétisation d'espoirs pourtant transmis et hérités en matière de logement. La dépendance accrue de la troisième génération à l'égard des ascendants manifeste l'ampleur et la nature nouvelle des transferts intergénérationnels.

★

6 Certains débiteurs ont adhéré au mouvement El Barzón, né en 1992 du mécontentement de certains agriculteurs contre les taux élevés d'intérêt bancaires. El Barzón demandait un moratoire comme issue de la crise de remboursement. Mais par ce moyen, beaucoup de personnes ont perdu leur propriété.

Au fil de trois générations, les pratiques résidentielles des ménages d'une même lignée présentent des continuités et des ruptures, notamment en ce qui concerne le statut d'occupation du logement et sa localisation.

Concernant l'attrait pour la propriété, Diana et Roberto ont innové dès la première génération, non seulement par rapport à leur famille d'origine mais aussi par rapport à leurs contemporains. Après une courte période de location, la pratique la plus répandue à l'époque<sup>7</sup>, le ménage a accédé à l'un des rares programmes de logement social que l'État mexicain ait entrepris dans les années trente. Leurs enfants Esteban et Horacio ont suivi le même parcours. Leurs ménages se sont rendus autonomes après quelques années de mariage, à la faveur du crédit immobilier privé. L'aisance économique qu'ils ont vécue des années cinquante aux années soixante-dix a joué dans cette émancipation résidentielle, en permettant à des fils d'ouvrier d'afficher leur réussite sociale sur leur condition de logement. Leurs propres enfants ont été ensuite moins chanceux. Face à la récession économique, ils se sont vus relégués dans des situations résidentielles que leurs parents, au même âge, avaient déjà dépassées. Ce nouveau contexte a donc déjoué un ensemble d'attentes que les enfants avaient reçu du modèle de stratégie résidentielle de leurs parents; il a aussi conduit à de nouvelles formes de transfert des ressources économiques et sociales de la génération des parents à celle des enfants.

Quant à la localisation, elle manifeste une constante pour les ménages des trois générations en situation de décohabitation. Le choix de s'installer à proximité des parents peut s'expliquer aussi bien par la dépendance des jeunes ménages à l'égard de leurs familles, comme dans de nombreux pays [Bonvalet, Maison, 1999 : 36], que par l'information dont l'un des conjoints dispose, grâce à son réseau social d'origine, pour accéder au marché du logement. Une autre constante, plus énigmatique, concerne l'installation des jeunes ménages à proximité des parents du mari, ce que plusieurs auteurs ont qualifié de « configuration patrilocale ». Consciente qu'une seule étude de cas ne permet pas d'expliquer les régularités que présente l'ensemble des familles mexicaines, j'ai évité d'expliquer cette proximité à partir d'une tradition ou d'un besoin de rapprochement orienté vers les fils, en parallèle aux auteurs qui signalent une tendance des filles à rester près de leur mère [Young, Willmott, 1957/1983; Bonvalet, Maison, 1999]. J'ai plutôt rendu compte de ce phénomène à partir d'une logique pratique fondée sur l'opportunité qu'ont les jeunes ménages à s'installer à tel ou tel endroit, en vertu de considérations ni univoques ni exclusivement utilitaires. Certaines positions de principe sont apparues, mettant en lumière des idées préconçues, des valeurs morales et des représentations sociales qui, en contredisant parfois un certain pragmatisme des ménages, en guidaient tout autant les actions. Enfin, la logique pratique est apparue flexible, s'adaptant à des conditions changeantes et permettant de saisir de nouvelles opportunités. Elle permet ainsi d'expliquer pourquoi, à la fin de leur parcours, tant de ménages tendent à la « néolocalité ».

7 En 1940, 90 % des habitants de Mexico étaient locataires [Secretaría de la Economía Nacional, 1943].

## BIBLIOGRAPHIE

- BOILS G. [1996], « La vecindad: espacio vital para las ciudades mexicanas », *Diseño y Sociedad*, 6, México, Universidad Autónoma Metropolitana: 81-90.
- BONVALET C. [1993], « Le transmis et l'acquis: localisation, statut d'occupation et type d'habitat », in C. Bonvalet, A. Gotman (éd.), *Le Logement, une affaire de famille*, Paris, L'Harmattan: 23-40.
- BONVALET C., MAISON D. [1999], « Famille et entourage: le jeu des proximités », in C. Bonvalet *et alii* (éd.), *La Famille et ses proches. L'aménagement des territoires*, Paris, Ined-Puf: 27-67.
- BOURDIEU P. [1980], *Le Sens pratique*, Paris, Minuit, 477 p.
- CUTURELLO P. [1993], « Le poids de l'origine et la force de la parenté: la dualité familiale dans les pratiques résidentielles », in C. Bonvalet, A. Gotman (éd.), *op. cit.*: 111-128.
- DDF [1934], *Departamento del Distrito Federal y la vivienda para obreros y empleados*, México, Imprenta Mundial, 73 p.
- ESPIÑOZA G. [1992], « Mujeres del movimiento urbano popular. 1983-1985 », in Massolo, *Mujeres y ciudades. Participación social, vivienda y vida cotidiana*, México, El Colegio de México: 39-58.
- ESTEINOU R. [1996], *Familias de sectores medios: perfiles organizativos y socioculturales*, México, Ciesas, Colección Othón Mendizábal, 183 p.
- ESTRADA M. (coord.) [1999], *1995. Familias en la crisis*, México, Ciesas, 102 p.
- EVANS-PRITCHARD E. [1978], *Les Nuer: description des modes de vie et des institutions politiques d'un peuple nilote*, Paris, Gallimard, 248 p.
- GONZÁLEZ R., DURÁN R. [1992], « Mujeres autoconductoras: un estudio de caso de un programa estatal », in Massolo, *Mujeres y ciudades. Participación social, vivienda y vida cotidiana*, México, El Colegio de México: 197-218.
- GOTMAN A. [1999], « Géographies familiales, migrations et générations », in C. Bonvalet *et alii* (éd.), *op. cit.*: 69-133.
- INEGI [1994], *Estadísticas históricas de México*, Aguascalientes, Inegi, CD-rom.
- JORNADA (LA) [1996], « El espejismo de los Udi's », éditorial, 9 octobre 1996.
- LOAEZA G. [2000], *Debo, luego sufro*, México, Océano-PFC, 342 p.
- LOAEZA S. [1988], *Clases medias y política en México*, México, El Colegio de México, 437 p.
- MAISON D. [1993], « Effet d'alliance et transmission différée dans le rapport à la propriété et l'habitat », in C. Bonvalet, A. Gotman (éd.), *Le Logement, une affaire de famille*, Paris, L'Harmattan: 87-110.
- MOLINA V., SÁNCHEZ K. [1999], « El fin de la ilusión. Movilidad social en la ciudad de México », in *Nueva Antropología*, México, INAH: 43-56.
- PERLÓ M. 1979, « Política y vivienda en México. 1910-1952 », *Revista Mexicana de Sociología*, 3-XLI: 769-835.
- REYES F. [1999], *Pablo o'Higgins. De estética y soberanía*, México, Comité Editorial del Gobierno del Distrito Federal, Fundación Cultural María y Pablo O'Higgins, 71 p.
- SÁNCHEZ G. [1999], *La ciudad de México en el periodo de las Regencias 1929-1997*, México, UAM-Azcapotzalco-Gobierno de la Ciudad de México, 435 p.
- SECRETARÍA DE LA ECONOMÍA NACIONAL [1943], *Sexto censo de población. 1940*, México, SEN, 380 p.
- YOUNG M., WILLMOTT P. [1957/1983], *Le Village dans la ville*, traduit de l'anglais par A. Gotman, Paris, Centre G. Pompidou, Centre de création industrielle, 255 p.
- ZAMORANO C. [1999], *Naviguer dans le désert. Stratégies résidentielles, travail et famille dans un contexte d'incertitude*, Paris, thèse pour l'obtention du doctorat en sciences sociales de l'EHESS, 444 p.